



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

MODES.

FAÇONS DE ROBES. — M^{lle} Palmyre a fait dernièrement plusieurs robes en satin Pompadour, en velours et en satin broché à dessin dentelle, qui étaient garnies autour du corsage par une double rangée de *points*. Les corsages, presque tous à pointes, étaient entourés en bas de la taille par un passepoil lorsqu'ils étaient ornés de nœuds sur le devant, et d'une cordelière lorsque la robe était unie. M^{lle} Palmyre emploie jusqu'à dix ou douze lés de certaines étoffes pour faire un jupon, tant il est de mode aujourd'hui que les plis soient très-craux et rapprochés. Les manches ont aussi des plis profonds et serrés.

— Sous les redingotes en velours vert, giroflée, grenat, on met un jupon de satin blanc garni de deux et quelquefois trois volans en blonde.

— Les robes en velours noir, destinées aux demi-toilettes, se font presque toutes

montantes, corsage collant, et manches larges froncées au bas du poignet.

— On fait des robes-guimpes tendues sur la poitrine, et ayant néanmoins le corsage descendant en pointe.

ÉTOFFES. — Les satins d'Alger forment la plupart des robes demi-parées. Cette étoffe qui remplace le *reps*, ou n'est peut-être que le *reps* lui-même, avec transformation de nom, devient plus élégante lorsqu'elle est damasquinée et prend des nuances charmantes. Les fleurs d'un travail brillant ressortent élégamment sur un fond mat et produisent un effet très-distigué. Il s'en fait en blanc sur blanc qui sont d'un très-bon goût.

NOUVEAUTÉS. — Les pélerines ouatées, en velours ou satin, dont nous avons plusieurs fois cité l'heureuse invention, s'exécutent avec un goût parfait dans les magasins de *la Belle Anglaise*, rue de la Paix. On trouve dans ce nouvel accessoire de toilette toutes les recherches qu;

distinguent les jolis articles qui sortent de ses magasins. Le choix de ses robes de bal obtient un succès général cet hiver. Les tulles, les gazes, les crêpes, y sont brodés et nuancés avec une élégance tout-à-fait remarquable. Les broderies sur les cachemires, et toutes les plus belles soieries s'y trouvent dans un assortiment qui satisfait tous les goûts.

ENSEMBLES DE TOILETTES. — Une jolie toilette de spectacle était ainsi composée : redingote en crêpe vert anglais doublé en taffetas de la même nuance; le devant du corsage et du jupon noué par des rubans de gaze verts brochés; les manches larges, froncées au poignet et arrêtées par des nœuds de ruban. Le devant du corsage formait beaucoup de plis s'évasant en gerbe. Autour du cou un *point d'Angleterre* rabattu. Une écharpe de cachemire blanc. Un chapeau en satin blanc à très-petite passe évasée, et orné de deux plumes blanches.

— Une autre toilette était une robe en satin giroflée, ayant sur le devant du jupon deux guirlandes brodées en soie blanche et se séparant en formant tablier. Une écharpe de blonde. Un petit chapeau en velours vert orné de plumes blanches, dont la grâce était irrécusable, puisqu'il sortait de la maison de M^{me} Thomas.

— Une toilette magnifique était composée d'une robe en satin-blonde broché blanc sur rose. La robe, ouverte sur le devant, laissait voir un jupon également en satin semblable à celui de la robe, et garni de deux volans en blonde.

— On porte en petites soirées des robes en mousseline claire doublées en taffetas de couleur. Les unes sont unies, les autres brodées. On les fait à manches courtes et ornées de nœuds de ruban de gaze de la nuance de la doublure.

FANTAISIES. — Les sacs-Luxor sont une jolie fantaisie créée depuis l'arrivée de l'obélisque à Paris, et qui s'est approprié un nom à la mode. Il justifient leur titre par des dessins égyptiens exécutés avec

beaucoup de goût, en or, argent et couleurs habilement nuancées, et appliqués par un procédé ingénieux appartenant à M. G. Mausage et C^{ie} *. Les *éventails-Luxor* appartenant à la même fabrique, des *sachets à dessins égyptiens*, mille fantaisies, apanage des boudoirs ou des cabinets d'étude, et exécutées avec un goût neuf et bien entendu, font distinguer avantageusement cette maison qui réunit presque toutes les premières innovations qui apparaissent dans notre monde capricieux.

— Un genre de chapeaux qui paraît avoir le mérite de l'à-propos et celui de la nouveauté, est un claque en feutre blanc garni de satin cerise, entouré de rubans cerises larges de dix-huit lignes, et qui retombent en arrière. Cette coiffure sera employée pour divers costumes de fantaisie, et est tout-à-fait convenable à la saison des travestissemens. Il se trouve chez M. Picaut **, dont la chapellerie est connue avantageusement dans le monde fashionable.

— On voit de jolis gants fourrés autour du poignet, ou garni d'un revers de velours brodé en soie et garni d'une petite frange.

BIJOUX. — M. Bourguignon, fournisseur breveté de S. M. Marie-Amélie, reine des Français, passage de l'Opéra, n^{os} 19 et 20, dont le goût se distingue chaque hiver pour les parures de bal, a compris que les bijoux étaient plus que jamais indispensables pour accompagner les riches et anciennes étoffes si en vogue aujourd'hui; aussi vient-il de faire de charmantes coiffures en pierreries, perles ou jais, disposées en guirlandes, bouquets, etc.; ainsi que des colliers, boucles d'oreilles montées dans le meilleur goût. Pour les robes ouvertes que l'on porte maintenant, des attaches et nœuds en pierreries ou perles qui sont d'un charmant effet. Au surplus, les perles sont plus en faveur que jamais, étant peut-être le seul

* Rue des Vieilles-Haudriettes, n^o 8.

** Rue Vivienne, n^o 2.

ornement seyant bien à toutes les femmes. On trouve aussi chez lui un assortiment de porte-bouquets pour bal, d'un genre tout particulier. C'est dans ces beaux magasins, les seuls en ce genre, que nous puissions une grande partie des modèles de bijoux qui ornent nos gravures, et si chaque fois nous ne rappelons pas le nom de leur auteur, c'est que nous sommes sûrs que nos lectrices le devinent facilement au goût qui y préside.

LES FRANCS-TAUPINS,

HISTOIRE DU TEMS DE CHARLES VII (1440),

Par P.-L. JACOB, Bibliophile.

Ce roman, que vient de publier le bibliophile Jacob, est un de ses ouvrages les plus remarquables par le drame comme par l'érudition; on aura une idée du succès qu'il obtient par une rapide analyse de ces trois volumes d'histoire et de passion.

Nous sommes en 1440, époque à laquelle Charles VII, dit le *Victorieux*, grâce aux victoires de ses serviteurs, mérita enfin une part à leur gloire en utilisant pour le pays des succès auxquels il avait peu contribué. La scène s'ouvre au château de Barbezieux en Saintonge, habité par le vieux sire de la Rochefoucault, peu de jours après la promulgation de la célèbre ordonnance qui licencia l'indisciplinable et pillard gendarmerie, plus redoutable encore au pauvre peuple qu'aux Anglais, pour lui substituer des *compagnies d'armes* régulières à la solde du roi.

Le vieux seigneur, non moins indigne du rude coup porté à la féodalité que de l'injustice faite à son fils aîné, Jean de la Roche, mis au nombre des capitaines licenciés, tombe frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante, à la lecture de l'é-

dit royal. On tente en vain de le rappeler à la vie; son chapelain et sa fille adoptive, la belle Jeanne Sanglier, veillent auprès de son corps immobile, lorsque survient le bâtard du vieux sire, Ambroise, bénédictin en l'abbaye de Saint-Maixent. Ce moine, aux inclinations soldatesques et désordonnées, est épris d'une fougueuse passion pour Jeanne, qui le hait et donne en secret toutes ses pensées à Jean de la Roche. Ambroise, profitant de la confusion qui règne dans le château, chasse de la chambre mortuaire le chapelain Griffon, et ose tenter d'outrager Jeanne en face du lit où son père est gisant. Le vieillard, reprenant ses sens, se redresse soudain, arrache à Ambroise sa proie au moment où le crime va s'accomplir, et maudit le misérable, qui s'enfuit éperdu.

Le moine, errant dans la campagne comme un insensé, se jette par hasard au milieu de deux bandes de *routiers*, appelés les *cotteteaux* et les *diabes*, qui dévastaient la contrée, sous les ordres de l'Espagnol Salazar et du bâtard de Bourbon. Les brigands se disposent à lui faire un mauvais parti; mais Salazar le reconnaît tout-à-coup: ils se sont déjà rencontrés dans une occasion critique, et le moine a déjà sauvé les jours du bandit. Salazar ne se montre point ingrat: il offre à Ambroise d'aller surprendre à frais communs le *châtel* de Barbezieux. — A toi la belle, à moi la *Montjoie* du vieux sire, lui dit-il. Ambroise souscrit à ce pacte odieux, et part avec Salazar et les *cotteteaux*: Barbezieux est emporté dans une attaque nocturne et le seigneur de la Rochefoucault expire entre les mains des bandits qui le torturent pour le forcer à livrer son trésor.

Pendant ce temps, Ambroise, maître de Jeanne malgré sa résistance, l'emporte sur son cheval loin de Barbezieux en flammes, jusque dans un défilé sauvage, où la malheureuse évanouie se réveille au pouvoir de l'homme qu'elle abhorre. Après avoir consommé son attentat, le moine in-

trouvé de nuit sa victime dans l'abbaye de Saint-Maixent, et l'ensevelit au fond d'un *in-pace*, cachot fétide et profond, situé sous sa propre cellule.

A peine les *cotteneaux* ont-ils évacué Barbezieux pillé et saccagé, que Jean de la Roche arrive dans sa châtellenie. A la nouvelle de la mort de son père, de la disparition de sa sœur adoptive, du sac de sa bonne ville, le capitaine, outré de fureur et de désespoir, appelle aux armes les milices des communes (dites *Francs-Taupins*) contre les routiers et les hommes de guerre, et se met à leur tête afin de poursuivre sa vengeance envers les *cotteneaux* et tous autres ravageurs de pays.

Ici s'enchevêtre avec l'action romanesque la large action historique que nous n'essaierons pas de suivre dans tous ses développemens. Le jeune dauphin, en qui se révèle déjà Louis XI, irrité de n'avoir point de part au gouvernement du royaume; les ducs de Bourbon et d'Angoulême, La Trémouille, Chabannes, comte de Dammartin, et la plupart des grands, jaloux de la faveur du connétable Richemont, préparent la rébellion connue dans l'histoire sous le nom bizarre de *Praguerie*. Le mouvement excité par Jean de la Roche s'est propagé dans la Saintonge et le Poitou; les routiers de Salazar ont été mis en pièces; les Francs-Taupins, levés en masse, se déclarent pour la praguerie, espérant obtenir la paix, la diminution des aides et l'abolition de toute gendarmerie.

L'infortunée Jeanne, durant trois mois entiers, est restée captive d'Ambroise, devenu abbé de Saint-Maixent. Cependant Jean de la Roche, qui cherche et regrette toujours Jeanne, a conçu quelques soupçons à l'égard du moine. Après une entrevue à Saint-Maixent, Jean et Ambroise se séparèrent ennemis mortels, quoique le premier n'ait pu éclaircir ses doutes, et Jean forme le projet de s'emparer de la ville de Saint-Maixent qui tenait du parti

du roi, ainsi que du château et de l'abbaye; son jeune frère Jacques, page de madame de la Roche-Guyon, châtelaine de Saint-Maixent, dérobe les clefs du château pour les lui remettre, et s'avise d'aller engager Ambroise à ouvrir les portes de son abbaye aux Taupins pour se réconcilier avec Jean.

Ambroise emprisonne le jeune *varlet* dans sa cellule et court donner l'alarme; l'étourdi, tout en se désolant, distingue des plaintes, qui semblent sortir de dessous la terre; Ambroise, dans son trouble, avait oublié de refermer la trappe qui conduisait à l'*in-pace*. Jacques descend avec hardiesse, retrouve Jeanne, la délivre des chaînes dont Ambroise l'avait chargée, et, découvrant une issue du cachot, qui donnait dans le cimetière du couvent, la rend enfin à la liberté, puis il la laisse cachée au fond d'une chapelle, et court porter les clefs à Jean de la Roche, qui donnait en vain un furieux assaut au châtél. Le capitaine Jean, instruit par le page du sort de Jeanne, pénètre dans le château par une poterne; mais Jacques, retenu par sa *mie*, l'une des damoiselles de madame de la Roche-Guyon, disparaît de nouveau: Jean le croit tombé avec Jeanne aux mains d'Ambroise, et tourne ses bataillons contre l'abbaye; les moines, dirigés par Ambroise, se défendent avec rage, d'abord sur les murs du couvent, ensuite dans le clocher, lorsqu'un corps considérable de troupes régulières, envoyé par le roi au secours de Saint-Maixent, paraît en vue de la place. Jean de la Roche est alors obligé de battre en retraite avec ses gens, sans avoir pu retrouver Jeanne, qui a quitté le cimetière où Jacques l'avait laissée.

Jeanne, par un concours de circonstances que nous ne pouvons analyser ici, a fait rencontre d'Agnès Sorel, qui prend pitié de ses malheurs et l'emmène en présence de Charles VII, dont la damoiselle outragée requiert justice. Le roi la lui promet, mais il a promis aussi à Ambroise

de récompenser la vaillante défense de l'abbaye de Saint-Maixent. Le roi Charles est en grande perplexité ; alors Ambroise se précipite à ses pieds, et le conjure de l'aider à obtenir du pape la dispense de ses vœux monastiques, afin qu'il puisse réparer l'honneur de Jeanne en l'épousant. — Je consens à t'épouser, dit Jeanne, pourvu que tu ne me regardes ni ne me parles jusqu'à la nuit des noces !

Le fatal mariage est célébré sous de funèbres auspices : le jeune Jacques dont la *mie* Mathilde a péri dans le sac de Saint-Maixent, a été pris et supplicié quelques jours avant pour avoir livré le château à son frère, et Ambroise, par haine contre Jean, a déposé contre le jeune page et causé sa condamnation. Néanmoins Jeanne ne retire pas sa parole : la bénédiction nuptiale est donnée à ces étranges époux ; la nuit vient ; on les laisse seuls ; alors Jeanne plante trois coups de poignard dans la poitrine d'Ambroise, et va porter sa dague sanglante à Jean de la Roche.

Ambroise toutefois avait survécu à ses blessures : il guérit, va défier son frère, et se bat contre lui dans un duel à mort, sur un rocher suspendu au-dessus d'un précipice. Le chien de Jeanne termina la lutte, en se jetant sur Ambroise et roulant dans l'abîme avec lui.

Jeanne se fût décidée à vivre après la vengeance, si elle n'eût porté dans son sein un gage du crime : elle expire en mettant au monde l'enfant d'Ambroise ; Jean de la Roche revient à Barbezieux, le jour même du *trépasement* de celle qu'il avait aimée, l'épouse solennellement, morte qu'elle est, et reste fidèle le demeurant de sa vie à ce mariage posthume.

Telle est la donnée principale de cette œuvre remarquable, où Charles VII, Agnès Sorel, le dauphin, Richemont, Dunois et tous les personnages historiques du tems jouent des rôles importants que nous n'avons pu même indiquer dans cette analyse écourtée. S. DE ***.

L'HABIT DE COUR.

Je me rappelle de bien longue date une anecdote que je veux vous redire. Il y a si long-tems qu'elle est logée dans je ne sais quelle case de ma mémoire, qu'une chose importante s'y est égarée : — c'est le nom du héros — du héros de mon histoire, — vous verrez pourquoi la précaution : — ce sera donc M. ***.

M. *** faisait des vers sous le directoire, des vers sous le consulat, des vers quand Napoléon — voilà le nom du héros que je ne pouvais pas oublier — devint premier consul. Il avait ainsi passé, dans de calmes tête-à-tête avec sa pensée et le dictionnaire des rimes, beaucoup de journées d'agitations politiques ; heureux homme ! Il n'avait pas songé à sortir de son nuage d'encens et de poésie pour aller couriser les pouvoirs de chaque jour. Son génie lui suffisait, quand un autre génie apparut : c'était Napoléon sur le trône, l'Empereur !

Une grande pensée vint lui agiter l'ame alors, au poète (je dis le poète, pour ne pas répéter éternellement M. *** , voilà la seule raison). — Je verrai l'empereur, se dit-il ; oui, je le verrai ; il est tout naturel que la gloire des armes et la gloire des lettres, la victoire et la poésie, les lauriers de tous les crûs se trouvent face à face. — Je croirais plutôt que M. de *** voulait un emploi.

Bref, palpitant encore de cette bouffée de lyrique enthousiasme, il prend la plume, et sa plume crie et grince, quand elle s'aperçoit qu'elle n'écrivait que de la prose, la muse qu'elle était ! Il fallait bien obéir ; elle trace une demande d'audience, et court la petite poste. La poste impériale répond, et deux jours après, ce furent deux jours d'angoisses, M. de *** reçoit avis qu'il avait pour le dimanche suivant audience de S. M. l'Empereur.

— Un habit de cour. — Vite, un habit de cour ! le meilleur tailleur de Paris ! — Qu'on mette tous les ouvriers à la beso-

gne! — j'ai audience de l'Empereur; je veux qu'on passe les nuits. Il n'y en a plus que deux d'ici à dimanche; je n'entends pas que l'on dorme : — j'ai une audience de l'Empereur! —

Et pendant qu'obéissant à cette injonction poétique le tailleur passait les nuits à couper, broder et galonner un habit de cour, le poète passait les nuits à faire des vers de cour, qu'il coupait, brodait et galonnait. Les vers et l'habit furent prêts le dimanche matin. — Il va bien! — ils riment à merveille! la mesure y est des deux parts. Les vers dans la poche du côté du cœur.

— Cocher! aux Tuileries. — Le cocher roule et galope à force de coups de fouet. — Arrêtez, cocher! — Il s'arrête, et M. *** est introduit au palais. Il était le deux-centième arrivant, et d'autres le suivirent en grand nombre. C'étaient des officiers de toutes les armes, des galons de toute sorte, un soleil rayonnant d'uniformes, et il était à craindre que la splendeur idéale et cachée de M. *** fût éclipsée par la splendeur toute positive des épaulettes à gros grains et des broderies d'or. Il avait une trop haute foi dans lui-même pour s'en tourmenter gravement, notre poète. Il concevait pourtant quelque inquiétude du nombre de cliens, et se décida enfin à descendre de son Pinde, vous savez! pour demander à un officier qui était près de lui s'il avait aussi audience de Sa Majesté. — Monsieur, nous l'attendons tous ici. — Comment!... une audience publique... une audience publique à un poète! c'est infâme! — l'Empereur s'en fait vraiment accroire! — On pense bien qu'il se disait tout ceci à voix excessivement basse, car le poète savait que l'Empereur n'aimait pas les réflexions de cette nature. — Il concentrait donc au plus secret recoin de son cœur sa colère, quand on annonce l'Empereur.

L'Empereur entre en effet, et va à chaque officier, général ou lieutenant, dire un mot ou adresser un sourire aimable. Il

approche de M. ***, qui met sa main à sa poche, prend délicatement ses vers entre l'index et le pouce, convoque tout ce qu'il y a de gracieux et de souriant dans son âme de poète pour regarder l'Empereur et lui offrir sa poésie. — Sire! — et il levait la tête, et il allait tirer son panégyrique rimé et rythmé. — L'Empereur avait disparu, et chacun s'en allait content.

M. *** s'en va furieux, repoussant ses vers dans sa poche, ses airs gracieux et son sourire dans son âme, rentre chez lui, quitte, en le maudissant, l'habit de cour, le pend au porte-manteau, et puis il fait des vers contre l'Empereur et pour la famille auguste renversée par la révolution.

La famille auguste n'était pas tout-à-fait renversée et démolie. Dix ans après la cruelle déconvenue de l'audience, Louis XVIII rentre. — Louis XVIII aime beaucoup les vers, il en a fait, il en sait par cœur, pourquoi ne lui en présenterais-je pas? — se dit M. ***. Il passe donc encore deux nuits à faire des vers; l'habit de cour était encore tout neuf, et le tailleur n'avait eu qu'à y faire sur place un léger changement de gouvernement. — Puis l'audience est demandée, accordée sur-le-champ pour le jour même. — M. de *** en perd la tête.

— Il faut que je sois aux Tuileries à deux heures : voilà une heure et demie. — Une voiture, une voiture, vite! vite! — Toute la maison est en l'air : le domestique, la cuisinière, la femme-de-chambre et M^{me} ***. Elle avait une joie au moins égale à celle de son mari... je vous le demande; elle avait été de la conspiration des mouchoirs blancs, et avait crié : — Vivent nos libérateurs!

Enfin un bruit de voiture se fait entendre. — Mon ami! mon ami... la voiture!... Que tu es heureux! tu vas voir notre roi légitime... Dis-lui que je... dis-lui que ta femme le porte dans son cœur, entends-tu? — Et tout en disant d'une voix frémissante ces paroles, elle passait d'une main tremblante à M. *** son habit de

cour... l'habit de cour que nous connaissons ; et lui, le poète... il frissonnait d'impatience, et bondit dans le carrosse sans embrasser sa femme ni lui dire adieu.

— Il va bien me recevoir, le roi ; — il aime les lettres, lui, à la bonne heure ! — M. *** se disait ces belles choses et cent autres, pendant qu'il roulait vers le château. Pendant qu'il roulait vers le château, sa femme était aussi anéantie qu'il était exalté. — Elle venait de faire une découverte affreuse, glaçante, terrifiante, une tête de Méduse... Les vers qu'il venait de faire pour Louis XVIII, — il les avait laissés sur son bureau, et cependant elle avait senti et entendu bruire un papier dans l'habit de cour. — Ce ne pouvait être autre chose que les vers d'il y avait dix ans, adressés à l'Empereur et Roi. — O terreur !

— M. *** dit l'huissier en ouvrant au poète la porte du cabinet du roi ; et le poète entre en faisant le salut d'étiquette, avec cette noble fierté qui sied au génie. Il est inutile de dire que Louis XVIII l'accueillit bien : — c'était un homme fort aimable et très-gracieux avec les hommes de lettres ; et je pourrais user de mon droit d'omniscience et d'omnipotence d'auteur pour vous raconter phrase par phrase, interlocution par interlocution, l'entretien du poète et du monarque. Tenez qu'il fut charmant, et que M. *** était au comble de ses vœux quand il vit Louis XVIII prendre d'un air souriant les vers qu'il venait de tirer de sa poche de côté — du côté du cœur. Sire, — et il suivait l'effet de ses vers sur l'auguste visage.

O terreur ! Un froncement de sourcil, un pincement de lèvres, et le roi remet à M. *** son poème.

Il y avait en tête : — A SA MAJESTÉ L'EMPEREUR ET ROI.

M. *** mourut au bout de peu de tems.

ERNEST FOURNET.

LA RUE DE LA JUIVERIE.

C'était, mon souvenir n'est que trop fidèle, pendant l'hiver de 1825. Il y a dans notre existence de ces époques fatales qui burinent dans notre âme des années, des mois, des jours, et contre lesquelles on se débat en vain. Or, en 1825, je berçais un penser d'amour. Une jeune fille à l'œil bleu, aux cils longs et noirs, aux beaux cheveux d'ébène, caressait mes rêves délirants. Un horizon immense, un ciel bleu comme un ciel de Naples reflétait sur toute ma vie un azur délicieux comme le regard d'une houri. Mais, au sortir d'un de ces bals aux nombreuses bougies, aux sourires de coquettes, Maria attendit sa voiture, Maria, légère comme une jeune fille de dix-huit ans, avait refusé son manteau pour ne pas nuire aux apprêts de sa robe !... Un mois après, un marbre froid recevait les pleurs de sa mère et les miens !

Je veillais sur mes illusions détruites, sur mes espoirs, sur mon avenir de bonheur, qu'une nuit de plaisir venait d'anéantir. Il est des âmes ainsi faites que la prévision du malheur les brise, et qu'elles se relèvent plus fortes contre une douleur acquise, un malheur consommé. Je veillais le cœur rempli de rage, la paupière séchée par la certitude du mal qui venait de m'atteindre, et le front plein de poésie. Dès ce jour, je me crus poète. Peut-être, dès ce jour, le génie de la poésie s'est-il emparé de moi ? Du moins, je comprenais l'enthousiasme. Est-ce bonheur ? je le crus. Toujours est-il que j'y rencontrais une consolation. Depuis j'ai pleuré Maria, mais des pleurs du poète.

Eh bien ! pendant une de ces nuits qui suivirent la mort de Maria, deux heures venaient de sonner, et mon groom de renouveler la café que je prends la nuit avec profusion, lorsqu'un violent coup de marteau, répété quelques secondes après, retentit dans tout l'hôtel. Mon domes-

tique avait promptement ouvert la fenêtre, et une voix bien connue pour moi lui avait crié : « Ouvrez ! Georges, ouvrez ! » Peu d'instans après, Édouard de R*** s'élançait dans mon appartement.

Je n'essaierai pas de décrire l'état dans lequel il était : ses traits bouleversés, ses habits de bal en désordre, tout cela ne se peut dire, tout cela ne se peut comprendre par qui n'en connaîtrait la cause. A peine fut-il dans mon cabinet, que, fermant la porte à double tour et au verrou, comme un homme poursuivi, il porte sur moi des yeux fixes dont je ne pouvais expliquer le regard. « Cela est une chose au-delà de toute force humaine, me dit-il ; cela est une chose horrible !... » Enfin, après avoir calmé un peu son émotion, il me raconta ce dont il venait d'être le témoin. En vérité, je n'avais jamais conçu une situation pareille ! Je veux rendre son récit tel qu'il le fit, et je rapporterai ses paroles, que je me gardai bien d'interrompre.

« Tu connais, me dit-il, ma passion pour M^{me} D***, car souvent tu me plaisantas sur mes goûts bourgeois : eh bien ! ce soir j'entraîs au bal de M^{me} la comtesse de L***. Une des premières personnes que j'aperçus dans le salon de jeu était M. D***. Tu penses bien, ami, que je me hâtai de quitter le bal, et de me diriger vers la rue de la Juiverie. Mais la fin de cette nuit est telle, que je ne saurais plus rendre le regard et le baiser enivrants de mon Eugénie... Il y a une demi-heure, elle exigea mon départ... Je franchissais précipitamment la porte de la rue, quand un cri étouffé, que j'entendis à peu de distance de moi, me cloua sur le seuil de la maison. Il fait cette nuit une lune admirable, et je pus voir, et je dus voir, protégé par le peu

d'ombre que projetait l'embrasement de la porte, deux hommes, deux assassins, égorger un homme, un homme sans défense, le dépouiller entièrement, et après l'avoir repoussé du pied dans le ruisseau, regarder autour d'eux... J'ai frémi en les considérant, lorsqu'ils prenaient cette précaution, contre laquelle me protégeait à peine le non-alignement des maisons. Puis, aussi tranquilles que deux hommes qui finissent une journée de travail qui doit nourrir leur famille, je les ai entendus se retirer en sifflant... Et moi, ami, quand j'avais voulu m'élancer vers eux, la pensée de cette femme que j'allais perdre me vint... car je sortais de chez Eugénie... Et quand je voulus remonter pour cacher ma tête dans ses mains, j'avais déjà fermé la porte de la maison. Et quand je crus pouvoir aller vers ce cadavre, la pensée d'être pris pour l'assassin, fit remonter le sang dans ma tête... Comment me justifier ?... Enfin, te le dirai-je, mes jambes s'y refusèrent. J'avais cru reconnaître dans le cri étouffé une voix... Mais cela serait affreux à penser... et je suis accouru vers toi, car ton hôtel est plus près que le mien de cette scène d'horreur, et puis, vois-tu, j'ai peur, oh ! j'ai peur !

Le lendemain matin, M. D*** fut trouvé assassiné dans la rue de la Juiverie.

L. C***.

A ce Numéro est jointe la planche 1036.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Etranger, 10 f. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L., et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés *franc de port*.

IMPRIMERIE DE M. P. DONDEY-DUPRÉ, SUCCESSION DE SON PÈRE, RUE S^t-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



Modes de Paris.

5. Février, 1834.

N^o 1036.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 21 près le passage de l'Opéra.

Croissure ornée de fleurs exécutée par Martin. Robe en crêpe, Palatine en satin, ceinture garnie de Cigne.